

sur les inclinations des jeunes gens , parce que ne le connoissant pas mieux qu'eux , ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui , dit-on , vivent fort chastement sans amour ; mais qu'on me cite un homme fait , un véritable homme qui dise avoir ainsi passé sa jeunesse , et qui soit de bonne foi. Dans toutes les vertus , dans tous les devoirs , on ne cherche que l'apparence ; moi , je cherche la réalité , et je suis trompé s'il y a pour y parvenir d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Émile amoureux avant de le faire voyager n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a suggérée.

J'étois à Venise en visite chez le gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver ; nous étions autour du feu. Le gouverneur reçoit ses lettres de la poste. Il les lit , puis en lit une tout haut à son élève. Elle étoit en anglois : je n'y compris rien ; mais , durant la lecture , je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit , et les jeter au feu l'une après l'autre , le plus doucement qu'il put , afin qu'on ne s'en aperçût pas. Surpris de ce caprice , je le regarde au visage , et crois y voir de l'émotion ; mais les signes extérieurs des passions , quoique assez semblables chez tous les hommes , ont des différences nationales sur lesquelles il est facile

de se tromper. Les peuples ont divers langages sur le visage , aussi-bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture , et puis montrant au gouverneur les poignets nus de son élève , qu'il cachoit pourtant de son mieux , je lui dis : Peut-on savoir ce que cela signifie ?

Le gouverneur , voyant ce qui s'étoit passé , se mit à rire , embrassa son élève d'un air de satisfaction ; et , après avoir obtenu son consentement , il me donna l'explication que je souhaltois.

Les manchettes , me dit-il , que M. John vient de déchirer sont un présent qu'une dame de cette ville lui a fait il n'y a pas long-temps. Or , vous saurez que M. John est promis dans son pays à une jeune demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour , et qui en mérite encore davantage. Cette lettre est de la mère de sa maîtresse , et je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

« Luci ne quitte point les manchettes de lord
» John. Miss Betti Roldham vint hier passer
» l'après-midi avec elle , et voulut à toute force
» travailler à son ouvrage. Sachant que Luci
» s'étoit levée aujourd'hui plus tôt qu'à l'ordi-
» naire , j'ai voulu voir ce qu'elle faisoit , et je
» l'ai trouvée occupée à défaire tout ce qu'avoit
» fait hier miss Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait
» dans son présent un seul point d'une autre
» main que la sienne. »

M. John sortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, et je dis à son gouverneur : Vous avez un élève d'un excellent naturel ; mais parlez-moi vrai, la lettre de la mère de miss Luci n'est-elle point arrangée ? N'est-ce point un expédient de votre façon contre la dame aux manchettes ? Non, me dit-il, la chose est réelle ; je n'ai pas mis tant d'art à mes soins ; j'y ai mis de la simplicité, du zèle, et Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire ; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il est temps de finir. Ramenons lord John à miss Luci, c'est-à-dire, Émile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant son départ un esprit plus éclairé, et il rapporte dans son pays l'avantage d'avoir connu les gouvernements par tous leurs vices, et les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hospitalité à la manière des anciens ; et je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile et qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard

quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise que le commerce désintéressé de gens sensés qu'on estime, lesquels, n'ayant point ces préjugés et les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns aux autres, et de nous garantir ainsi de tous. Ce n'est point la même chose de commercer avec les étrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiser ce qu'ils en pensent, ou qui leur en fait penser favorablement tandis qu'ils y sont : de retour chez eux ils en rabattent, et ne sont que justes. Je serois bien aise que l'étranger que je consulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai son avis que dans le sien.

Après avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands états de l'Europe et beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues ; après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en histoire naturelle, soit en gouvernement, soit en arts, soit en hommes, Émile, dévoré d'impatience, m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien ! mon ami, vous vous souvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez observé : quel est enfin le résultat de vos observations ? à quoi vous fixez-vous ? Ou je me suis trompé dans ma

méthode, ou il doit me répondre à peu près ainsi :

« A quoi je me fixe ? à rester tel que vous
 » m'avez fait être, et à n'ajouter volontairement
 » aucune autre chaîne à celle dont me chargent
 » la nature et les lois. Plus j'examine l'ouvrage
 » des hommes dans leurs institutions, plus je
 » vois qu'à force de vouloir être indépendants
 » ils se font esclaves, et qu'ils usent leur liberté
 » même en vains efforts pour l'assurer. Pour ne
 » pas céder au torrent des choses, ils se font
 » mille attachements, puis, sitôt qu'ils veulent
 » faire un pas, ils ne peuvent, et sont étonnés
 » de tenir à tout. Il me semble que pour se rendre
 » libre on n'a rien à faire; il suffit de ne
 » pas vouloir cesser de l'être. C'est vous, ô mon
 » maître! qui m'avez fait libre en m'apprenant
 » à céder à la nécessité. Qu'elle vienne quand
 » il lui plaît, je m'y laisse entraîner sans con-
 » trainte; et, comme je ne veux pas la com-
 » battre, je ne m'attache à rien pour me retenir.
 » J'ai cherché dans nos voyages si je trouverois
 » quelque coin de terre où je pusse être abso-
 » lument mien; mais en quel lieu parmi les
 » hommes ne dépend-on plus de leurs passions?
 » Tout bien examiné, j'ai trouvé que mon sou-
 » hait même étoit contradictoire; car, dussé-je
 » ne tenir à nulle autre chose, je tiendrois au
 » moins à la terre ou je me serois fixé, ma vie
 » seroit attachée à cette terre comme celle des

» dryades l'étoit à leurs arbres; j'ai trouvé qu'em-
 » pire et liberté étant deux mots incompati-
 » bles, je ne pouvois être maître d'une chau-
 » mière qu'en cessant de l'être de moi.

Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus (1).

» Je me souviens que mes biens furent la
 » cause de nos recherches. Vous prouviez très-
 » solidement que je ne pouvois garder à la fois
 » ma richesse et ma liberté : mais quand vous
 » vouliez que je fusse à la fois libre et sans be-
 » soins, vous vouliez deux choses incompati-
 » bles; car je ne saurois me tirer de la dépen-
 » dance des hommes qu'en rentrant sous celle
 » de la nature. Que ferai-je donc avec la fortune
 » que mes parents m'ont laissée? Je commen-
 » cerai par n'en point dépendre; je relâcherai
 » tous les liens qui m'y attachent : si on me la
 » laisse, elle me restera; si on me l'ôte, on ne
 » m'entraînera point avec elle. Je ne me tour-
 » menterai point pour la retenir, mais je res-
 » terai ferme à ma place. Riche ou pauvre, je
 » serai libre. Je ne le serai point seulement en
 » tel pays, en telle contrée; je le serai par
 » toute la terre. Pour moi toutes les chaînes de
 » l'opinion sont brisées, je ne connois que celles
 » de la nécessité. J'appris à les porter dès ma
 » naissance, et je les porterai jusqu'à la mort,

(1) Voilà tout ce que je souhaitois, une terre
 d'une étendue médiocre. HORAT., *lib. II, sat. 6.*

» car je suis homme ; et pourquoi ne saurois-
 » je pas les porter étant libre , puisque étant
 » esclave il les faudroit bien porter encore , et
 » celle de l'esclavage pour surcroît ?

» Que m'importe ma condition sur la terre ?
 » que m'importe où que je sois ? Partout où il
 » y a des hommes , je suis chez mes frères ; par-
 » tout où il n'y en a pas , je suis chez moi. Tant
 » que je pourrai rester indépendant et riche ,
 » j'ai du bien pour vivre , et je vivrai. Quand
 » mon bien m'assujettira , je l'abandonnerai sans
 » peine ; j'ai des bras pour travailler , et je vi-
 » vrai. Quand mes bras me manqueront , je vi-
 » vrai si l'on me nourrit , je mourrai si l'on
 » m'abandonne : je mourrai bien aussi quoi-
 » qu'on ne m'abandonne pas ; car la mort n'est
 » pas une peine de la pauvreté , mais une loi de
 » la nature. Dans quelque temps que la mort
 » vienne , je la défie ; elle ne me surprendra ja-
 » mais faisant des préparatifs pour vivre ; elle
 » ne m'empêchera jamais d'avoir vécu.

» Voilà , mon père , à quoi je me fixe. Si
 » j'étois sans passions , je serois , dans mon état
 » d'homme , indépendant comme Dieu même ,
 » puisque ne voulant que ce qui est , je n'aurois
 » jamais à lutter contre la destinée. Au moins ,
 » je n'ai qu'une chaîne , c'est la seule que je por-
 » terai jamais , et je puis m'en glorifier. Venez
 » donc ; donnez-moi Sophie , et je suis libre. »

« Cher Émile , je suis bien aise d'entendre
 » sortir de ta bouche des discours d'homme , et

» d'en voir les sentiments dans ton cœur. Ce
 » désintéressement outré ne me déplaît pas à
 » ton âge. Il diminuera quand tu auras des en-
 » fants , et tu seras alors précisément ce que doit
 » être un bon père de famille et un homme
 » sage. Avant tes voyages je savois quel en seroit
 » l'effet ; je savois qu'en regardant de près nos
 » institutions tu serois bien éloigné d'y prendre
 » la confiance qu'elles ne méritent pas. C'est en
 » vain qu'on aspire à la liberté sous la sauve-
 » garde des lois. Des lois ! où est-ce qu'il y en a ?
 » et où est-ce qu'elles sont respectées ? Partout
 » tu n'as vu régner sous ce nom que l'intérêt
 » particulier et les passions des hommes. Mais
 » les lois éternelles de la nature et de l'ordre
 » existent. Elles tiennent lieu de loi positive au
 » sage ; elles sont écrites au fond de son cœur par
 » la conscience et par la raison ; c'est à celles-là
 » qu'il doit s'asservir pour être libre ; et il n'y a
 » d'esclave que celui qui fait mal , car il le fait
 » toujours malgré lui. La liberté n'est dans au-
 » cune forme de gouvernement , elle est dans le
 » cœur de l'homme libre , il la porte partout
 » avec lui. L'homme vil porte partout la servi-
 » tude. L'un seroit esclave à Genève , et l'autre
 » libre à Paris.

» Si je te parlois des devoirs du citoyen , tu me
 » demanderois peut-être où est la patrie , et tu
 » croirois m'avoir confondu. Tu te tromperois
 » pourtant , cher Émile ; car qui n'a pas une
 » patrie a du moins un pays. Il y a toujours un

» gouvernement et des simulacres de lois sous
 » lesquels il a vécu tranquille. Que le contrat
 » social n'ait point été observé, qu'importe si
 » l'intérêt particulier l'a protégé comme auroit
 » fait la volonté générale, si la violence pu-
 » blique l'a garanti des violences particulières,
 » si le mal qu'il a vu faire lui a fait aimer ce qui
 » étoit bien, et si nos institutions mêmes lui
 » ont fait connoître et hair leurs propres iniqui-
 » tés? O Émile! où est l'homme de bien qui ne
 » doit rien à son pays? Quel qu'il soit, il lui doit
 » ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme,
 » la moralité de ses actions et l'amour de la
 » vertu. Né dans le fond d'un bois, il eût vécu
 » plus heureux et plus libre; mais n'ayant rien
 » à combattre pour suivre ses penchans, il eût
 » été bon sans mérite, il n'eût point été ver-
 » tueux, et maintenant il sait l'être malgré ses
 » passions. La seule apparence de l'ordre le porte
 » à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui
 » ne sert que de prétexte aux autres, est pour
 » lui seul un motif réel. Il apprend à se com-
 » battre, à se vaincre, à sacrifier son intérêt à
 » l'intérêt commun. Il n'est pas vrai qu'il ne
 » tire aucun profit des lois; elles lui donnent
 » le courage d'être juste, même parmi les mé-
 » chants. Il n'est pas vrai qu'elles ne l'ont pas
 » rendu libre, elles lui ont appris à régner sur
 » lui.

» Ne dis donc pas, Que m'importe où que je
 » sois? Il t'importe d'être où tu peux remplir

» tous tes devoirs; et l'un de ces devoirs est
 » l'attachement pour le lieu de ta naissance.
 » Tes compatriotes te protégeront enfant, tu
 » dois les aimer étant homme. Tu dois vivre au
 » milieu d'eux, ou du moins en lieu d'où tu
 » puisses leur être utile autant que tu peux
 » l'être, et où ils sachent où te prendre si ja-
 » mais ils ont besoin de toi. Il y a telle circon-
 » stance où un homme peut être plus utile à
 » ses concitoyens hors de sa patrie que s'il vi-
 » voit dans son sein. Alors il doit n'écouter
 » que son zèle et supporter son exil sans mur-
 » mure; cet exil même est un de ses devoirs.
 » Mais toi, bon Émile, à qui rien n'impose ces
 » douloureux sacrifices, toi qui n'a pas pris le
 » triste emploi de dire la vérité aux hommes,
 » va vivre au milieu d'eux, cultive leur amitié
 » dans un doux commerce, sois leur bienfai-
 » teur, leur modèle: ton exemple leur servira
 » plus que tous nos livres, et le bien qu'ils te
 » verront faire les touchera plus que tous nos
 » vains discours.

» Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vivre
 » dans les grandes villes; au contraire, un des
 » exemples que les bons doivent donner aux au-
 » tres est celui de la vie patriarcale et cham-
 » pêtre, la première vie de l'homme, la plus
 » paisible, la plus naturelle et la plus douce à
 » qui n'a pas le cœur corrompu. Heureux, mon
 » jeune ami, le pays où l'on n'a pas besoin d'aller
 » chercher la paix dans un désert! Mais où est ce

» pays ? Un homme bienfaisant satisfait mal son
 » penchant au milieu des villes , où il ne trouve
 » presque à exercer son zèle que pour des intri-
 » gants ou pour des fripons. L'accueil qu'on y
 » fait aux fainéants qui viennent y chercher for-
 » tune ne fait qu'achever de dévaster le pays ,
 » qu'au contraire il faudroit repeupler aux dé-
 » pens des villes. Tous les hommes qui se re-
 » tirent de la grande société sont utiles précisé-
 » ment parce qu'ils s'en retirent , puisque tous
 » ses vices lui viennent d'être trop nombreuse.
 » Ils sont encore utiles lorsqu'ils peuvent rame-
 » ner dans les lieux déserts la vie , la culture ,
 » et l'amour de leur premier état. Je m'attendris
 » en songeant combien , de leur simple retraite ,
 » Émile et Sophie peuvent répandre de bien-
 » faits autour d'eux , combien ils peuvent vivi-
 » fier la campagne et ranimer le zèle éteint de
 » l'infortuné villageois. Je crois voir le peuple
 » se multiplier, les champs se fertiliser, la terre
 » prendre une nouvelle parure, la multitude et
 » l'abondance transformer les travaux en fêtes ,
 » les cris de joie et les bénédictions s'élever du
 » milieu des jeux rustiques autour du couple
 » aimable qui les a ranimés. On traite l'âge d'or
 » de chimère , et c'en sera toujours une pour
 » quiconque a le cœur et le goût gâtés. Il n'est
 » pas même vrai qu'on le regrette , puisque ces
 » regrets sont toujours vains. Que faudroit-il
 » donc pour le faire renaître ? Une seule chose ,
 » mais impossible , ce seroit de l'aimer.

» Il semble déjà renaître autour de l'habita-
 » tion de Sophie ; vous ne ferez qu'achever en-
 » semble ce que ses dignes parents ont com-
 » mencé. Mais , cher Émile , qu'une vie si douce
 » ne te dégoûte pas des devoirs pénibles , si
 » jamais ils te sont imposés : souviens-toi que
 » les Romains passaient de la charrue au consu-
 » lat. Si le prince ou l'état t'appelle au service
 » de la patrie , quitte tout pour aller remplir ,
 » dans le poste qu'on t'assigne , l'honorable
 » fonction de citoyen. Si cette fonction t'est
 » onéreuse , il est un moyen honnête et sûr de
 » t'en affranchir , c'est de la remplir avec assez
 » d'intégrité pour qu'elle ne te soit pas long-
 » temps laissée. Au reste , crains peu l'embar-
 » ras d'une pareille charge ; tant qu'il y aura
 » des hommes de ce siècle , ce n'est pas toi qu'on
 » viendra chercher pour servir l'état. »

Que ne m'est-il permis de peindre le retour
 d'Émile auprès de Sophie , et la fin de leurs
 amours , ou plutôt le commencement de l'amour
 conjugal qui les unit ! amour fondé sur l'estime
 qui dure autant que la vie ; sur les vertus qui
 ne s'effacent point avec la beauté ; sur les con-
 venances des caractères , qui rendent le com-
 merce aimable , et prolongent dans la vieillesse
 le charme de la première union. Mais tous ces
 détails pourroient plaire sans être utiles ; et
 jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréa-
 bles que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitte-

rois-je cette règle à la fin de ma tâche ? Non ; je sens aussi-bien que ma plume est lassée. Trop foible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé : pour ne pas le laisser imparfait, il est temps que j'achève.

Enfin je vois naître le plus charmant des jours d'Émile et le plus heureux des miens ; je vois couronner mes soins, et je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce et leur cœur confirme des serments qui ne seront point vains : ils sont époux. En revenant du temple ils se laissent conduire ; ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire ! ô foiblesse humaine ! le sentiment du bonheur écrase l'homme ; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns et le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aurois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes et se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser par de mauvaises plaisanteries,

qui, dussent-elles leur plaire en tout autre temps, leur sont très-sûrement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens, dans la douce langueur qui les trouble, n'écouter aucun des discours qu'on leur tient. Moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrete qui les accable, et, les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je veux parler, c'est à leurs cœurs ; et je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfants, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive et pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse : je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de véhémence ; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteurs, ne voyez-vous pas les transports, les emportements, les serments d'Émile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage sa main de la mienne, et les tendres protestations que leurs yeux se font mutuellement de s'adorer jusqu'au dernier soupir ? Je les laisse faire, et puis je prends.

J'ai souvent pensé que si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage,

on auroit le paradis sur la terre. Cela ne s'est jamais vu jusqu'ici. Mais si la chose n'est pas tout-à-fait impossible, vous êtes bien dignes l'un et l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de personne, et que peu d'époux sauront imiter. Voulez-vous, mes enfants, que je vous dise un moyen que j'imagine pour cela, et que je crois être le seul possible ?

Ils se regardent en souriant et se moquant de ma simplicité. Émile me remercie nettement de ma recette, en disant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, et que quant à lui celle-là lui suffit. Sophie approuve, et paroît tout aussi confiante. Cependant à travers son air de raillerie je crois démêler un peu de curiosité. J'examine Émile; ses yeux ardents dévorent les charmes de son épouse; c'est la seule chose dont il soit curieux, et tous mes propos ne l'embarassent guère. Je souris à mon tour en disant en moi-même, Je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvements secrets en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, et bien contraire aux préjugés reçus; c'est que généralement les hommes sont moins constants que les femmes, et se rebutent plus tôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, et s'en inquiète (1); c'est ce qui la

(1) En France les femmes se détachent les premières; et cela doit être, parce que ayant peu de

rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attêdir, forcée à lui rendre pour le garder tout les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, et rarement avec le même succès. L'attachement et les soins gagnent les cœurs, mais ils ne les recouvrent guère. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple et facile, reprends-je; c'est de continuer d'être amants quand on est époux. En effet, dit Émile en riant du secret, elle ne nous sera pas pénible.

Plus pénible, à vous qui parlez, que vous ne pensez peut-être. Laissez-moi, je vous prie, le temps de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop serrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose au deux époux est le plus saint de tous les droits; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte et l'amour vont mal

tempérament, et ne voulant que des hommages, quand un mari n'en rend plus, on se soucie peu de sa personne. Dans les autres pays, au contraire, c'est le mari qui se détache le premier; cela doit être encore, parce que les femmes, fidèles mais indiscrettes, en les importunant de leurs désirs, les dégoûtent d'elles. Ces vérités générales peuvent souffrir beaucoup d'exceptions; mais je crois maintenant que ce sont des vérités générales.

ensemble, et le plaisir ne se commande pas. Ne rougissez point, ô Sophie ! et ne songez pas à fuir. A Dieu ne plaise que je veuille offenser votre modestie ! mais il s'agit du destin de vos jours. Pour un si grand objet, souffrez, entre un époux et un père, des discours que vous ne supporteriez pas ailleurs.

Ce n'est pas tant la possession que l'assujettissement qui rassasie, et l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres caresses, et un droit des plus doux témoignages de l'amour ? C'est le désir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut restreindre ce droit, mais elle ne sauroit l'étendre. La volupté est si douce par elle-même ! doit-elle recevoir de la triste gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de ses propres attraits ? Non, mes enfants, dans le mariage les cœurs sont liés, mais les corps ne sont point asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre, mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il est donc vrai, cher Émile, que vous voulez être l'amant de votre femme, qu'elle soit toujours votre maîtresse et la sienne ; soyez amant heureux, mais respectueux ; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir, et que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des grâces. Je sais que la pudeur

fuit les aveux formels et demande d'être vaincue ; mais, avec de la délicatesse et du véritable amour, l'amant se trompe-t-il sur la volonté secrète ? Ignore-t-il quand le cœur et les yeux accordent ce que la bouche feint de refuser ? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne et de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours que, même dans le mariage, le plaisir n'est légitime que quand le désir est partagé. Ne craignez pas, mes enfants, que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, et préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la nature et l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos et d'autres semblables, Émile se fâche, se récrie ; Sophie, honteuse, tient son éventail sur ses yeux, et ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement : je fais rougir Émile de son peu de délicatesse ; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler, on se doute bien qu'elle n'ose me démentir. Émile, inquiet, consulte les yeux de sa jeune épouse ; il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, et jure que, hors la fidélité promise, il renonce à tout

autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chère épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours et de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance, je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Émile, rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis du ton le plus grave qu'il m'est possible : Souvenez-vous tous deux que vous êtes libres, et qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux ; croyez-moi, point de fausse déférence. Émile, veux-tu venir ? Sophie le permet. Émile, en fureur, voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous ? faut-il que je l'emmène ? La menteuse, en rougissant, dira qu'oui. Charmant et doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le lendemain... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amants nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits ! vous n'en avez que la moitié la plus grossière ; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux, unis sous d'heureux auspices, sortant du lit nuptial, et por-

tant à la fois dans leurs regards languissants et chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, et la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours ? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté : vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître ; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. Sophie, heureuse et paisible, passe le jour dans les bras de sa tendre mère ; c'est un repos bien doux à prendre après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le surlendemain j'aperçois déjà quelque changement de scène. Émile veut paroître un peu mécontent ; mais, à travers cette affectation, je remarque un empressement si tendre, et même tant de soumission, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle est plus gaie que la veille, je vois briller dans ses yeux un air satisfait ; elle est charmante avec Émile ; elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changements sont peu sensibles, mais ils ne m'échappent pas ; je m'en inquiète, j'interroge Émile en particulier ; j'apprends qu'à son grand regret, et malgré toutes ses instances, il a fallu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement : Émile se plaint amèrement, Sophie plaisante ; mais enfin, le voyant prêt à

se lâcher tout de bon , elle lui jette un regard plein de douceur et d'amour , et , me serrant la main , ne prononce que ce seul mot , mais d'un ton qui va chercher l'âme , *L'ingrat !* Émile est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends ; j'écarte Émile , et je prends à son tour Sophie en particulier.

Je vois , lui dis-je , la raison de ce caprice. On ne sauroit avoir plus de délicatesse ni l'employer plus mal à propos. Chère Sophie , rassurez-vous ; c'est un homme que je vous ai donné , ne craignez pas de le prendre pour tel : vous avez eu les prémices de sa jeunesse ; il ne l'a prodiguée à personne , il la conservera long-temps pour vous.

« Il faut , ma chère enfant , que je vous explique mes vues dans la conversation que nous eûmes tous trois avant-hier. Vous n'y avez peut-être aperçu qu'un art de ménager vos plaisirs pour les rendre durables. O Sophie ! elle eut un autre objet plus digne de mes soins. En devenant votre époux , Émile est devenu votre chef ; c'est à vous d'obéir , ainsi l'a voulu la nature. Quand la femme ressemble à Sophie , il est pourtant bon que l'homme soit conduit par elle ; c'est encore une loi de la nature ; et c'est pour vous rendre autant d'autorité sur son cœur que son sexe lui en donne sur votre personne , que je vous ai faite l'arbitre de ses plaisirs. Il vous en coûtera des privations pénibles ; mais vous ré-

gnerez sur lui , si vous savez régner sur vous ; et ce qui s'est déjà passé me montre que cet art difficile n'est pas au-dessus de votre courage. Vous régnerez long-temps par l'amour , si vous rendez vos faveurs rares et précieuses , si vous savez les faire valoir. Voulez-vous voir votre mari sans cesse à vos pieds ? tenez-le toujours à quelque distance de votre personne. Mais , dans votre sévérité , mettez de la modestie , et non pas du caprice ; qu'il vous voie réservée , et non pas fantasque : gardez qu'en ménageant son amour vous ne le fassiez douter du vôtre. Faites-vous chérir par vos faveurs et respectez par vos refus ; qu'il honore la chasteté de sa femme sans avoir à se plaindre de sa froideur.

« C'est ainsi , mon enfant , qu'il vous donnera sa confiance , qu'il écouterà vos avis , qu'il vous consultera dans ses affaires , et ne résoudra rien sans en délibérer avec vous. C'est ainsi que vous pouvez le rappeler à la sagesse quand il s'égare , le ramener par une douce persuasion , vous rendre aimable pour vous rendre utile , employer la coquetterie aux intérêts de la vertu , et l'amour au profit de la raison.

« Ne croyez pas avec tout cela que cet art même puisse vous servir toujours. Quelque précaution qu'on puisse prendre , la jouissance use les plaisirs , et l'amour avant tous les autres. Mais , quand l'amour a duré long-temps , une douce habitude en remplit le

» vide, et l'attrait de la confiance succède aux
 » transports de la passion. Les enfants forment
 » entre ceux qui leur ont donné l'être une liai-
 » son non moins douce et souvent plus forte
 » que l'amour même. Quand vous cesserez d'être
 » la maîtresse d'Émile, vous serez sa femme et
 » son amie; vous serez la mère de ses enfants.
 » Alors, au lieu de votre première réserve, éta-
 » blissez entre vous la plus grande intimité;
 » plus de lit à part, plus de refus, plus de ca-
 » price. Devenez tellement sa moitié, qu'il ne
 » puisse plus se passer de vous, et que, sitôt
 » qu'il vous quitte, il se sente loin de lui-même.
 » Vous qui fîtes si bien régner les charmes de
 » la vie domestique dans la maison paternelle,
 » faites-les régner ainsi dans la vôtre. Tout
 » homme qui se plaît dans sa maison aime sa
 » femme. Souvenez-vous que si votre époux vit
 » heureux chez lui, vous serez une femme heu-
 » reuse.

» Quant à présent, ne soyez pas si sévère à
 » votre amant; il a mérité plus de complai-
 » sance; il s'offenseroit de vos alarmes; ne mé-
 » nagez plus si fort sa santé aux dépens de son
 » bonheur, et jouissez du vôtre. Il ne faut point
 » attendre le dégoût ni rebuter le désir; il ne
 » faut point refuser pour refuser, mais pour
 » faire valoir ce qu'on accorde.»

Ensuite, les réunissant, je dis devant elle à
 son jeune époux: Il faut bien supporter le joug
 qu'on s'est imposé. Méritez qu'il vous soit rendu

léger. Surtout sacrifiez aux grâces, et n'imaginez
 pas vous rendre plus aimable en boudant. La
 paix n'est pas difficile à faire, et chacun se
 doute aisément des conditions. Le traité se
 signe par un baiser; après quoi je dis à mon
 élève: Cher Émile, un homme a besoin toute
 sa vie de conseil et de guide. J'ai fait de mon
 mieux pour remplir jusqu'à présent ce devoir
 envers vous; ici finit ma longue tâche et com-
 mence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui
 l'autorité que vous m'avez confiée, et voici dé-
 sormais votre gouverneur.

Peu à peu le premier délire se calme, et leur
 laisse goûter en paix les charmes de leur nouvel
 état. Heureux amants! dignes époux! pour ho-
 norer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il
 faudroit faire l'histoire de leur vie. Combien de
 fois, contemplant en eux mon ouvrage, je me
 sens saisi d'un ravissement qui fait palpiter mon
 cœur! Combien de fois je joins leurs mains dans
 les miennes en bénissant la Providence et pou-
 sant d'ardents soupirs! Que de baisers j'applique
 sur ces deux mains qui se serrent! De combien
 de larmes de joie ils me les sentent arroser! Ils
 s'attendrissent à leur tour en partageant mes
 transports. Leurs respectables parents jouissent
 encore une fois de leur jeunesse dans celle de
 leurs enfants; ils recommencent pour ainsi dire
 de vivre en eux, ou plutôt ils connoissent pour
 la première fois le prix de la vie: ils maudissent
 leurs anciennes richesses qui les empêchèrent

au même âge de goûter un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'asile où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Émile entre un matin dans ma chambre, et me dit en m'embrassant : Mon maître, félicitez votre enfant ; il espère avoir bientôt l'honneur d'être père. O quels soins vont être imposés à notre zèle, et que nous allons avoir besoin de vous ! A Dieu ne plaise que je vous laisse encore élever le fils après avoir élevé le père ! A Dieu ne plaise qu'un devoir si saint et si doux soit jamais rempli par un autre que moi, dussé-je aussi bien choisir pour lui qu'on a choisi pour moi même ! Mais restez le maître des jeunes maîtres. Conseillez-nous, gouvernez-nous, nous serons dociles : tant que je vivrai j'aurai besoin de vous. J'en ai plus besoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres : guidez-moi pour vous imiter ; et reposez-vous, il en est temps.

FIN D'ÉMILE.

ÉMILE ET SOPHIE,

OU

LES SOLITAIRES.